

GÁBOR MIHÁLYI

L'ambition suprême – écrire des grands romans

En 1938, il y a donc près de soixante-dix ans Déry mettait un point final à *La Phrase inachevée*, son premier grand roman. Je n'ai pu le lire qu'en 1947, l'année de sa publication. Le premier volume de *Réponse*, son autre grand roman qui devait en comporter quatre, a vu le jour en 1950. Il a été suivi deux ans plus tard, en 1952, par un second volume. C'est donc il y a plus de cinquante ans que j'ai pu prendre connaissance de cette tentative de Déry d'évoquer, dans ce dernier roman, la tragédie de la seconde guerre mondiale, la libération, la victoire historique de la gauche et du parti communiste hongrois, et les péripéties de l'édification du socialisme en Hongrie, autant d'événements que, naturellement, l'auteur ne pouvait prévoir dans les années 30, lorsqu'il travaillait à *La Phrase inachevée*.

Les années trente étaient l'époque des romans monumentaux, dont les exemples les plus admirables nous sont fournis par la littérature française du XIX^e siècle, *La Comédie humaine* de Balzac et *Les Rougon-Macquart* de Zola. La recherche a permis de montrer que, pour ce qui est de *La Phrase inachevée*, les principales sources d'inspiration de Déry ont été deux grands romans du XX^e siècle, *À la recherche du temps perdu* de Proust et *La Montagne magique* de Thomas Mann. On serait plus embarrassé pour indiquer les modèles de *Réponse* ; son échec, cependant, nous rappelle la tentative de Roger Martin du Gard de dépasser *Les Thibault* par les *Mémoires du lieutenant-colonel Maumort*, ce roman de famille dont l'action devait se prolonger jusqu'à nos jours.

On sait que l'entreprise de Déry donna lieu à un scandale qui empêcha la parution des troisième et quatrième volumes. Bien qu'il s'agisse là de faits connus de tous, je tiens à souligner l'importance des dates que je viens de rappeler : elles sont, au même titre que notre époque, hautement significatives

du point de vue de l'accueil réservé à ces œuvres tantôt encensées tantôt vilipendées.

Lors de sa publication, *La Phrase inachevée* fut accueillie avec enthousiasme : en effet, ce roman reflétait assez bien l'esprit de l'époque, marquée par la condamnation de l'ancien régime de l'amiral Horthy, par l'hostilité à l'égard de la bourgeoisie et par la lutte des classes. N'oublions pas qu'au printemps de 1945, la population hongroise avait pu prendre la mesure du désastre qui l'avait frappée : dévasté, couvert de ruines, le pays avait perdu un million de ses citoyens, juifs et non-juifs. De plus, la Hongrie avait été le dernier satellite de l'Allemagne, les autres alliés d'Hitler ayant réussi à se débarrasser – certes, à la vingt-troisième heure – de leurs gouvernements fascistes, et à rejoindre le camp des futurs vainqueurs. Au contraire, obéissant aux ordres de son état-major imprégné de l'idéologie nazie, l'armée hongroise avait lutté jusqu'au bout aux côtés de la Wehrmacht ; certains édifices de Buda portent encore la trace des combats acharnés dont la ville avait été le théâtre. Se trouvant en terrain conquis, donc hostile, les soldats de l'Armée rouge s'étaient comportés en conquérants vis-à-vis de la population civile. Fait caractéristique : seule la gauche (y compris István Bibó) avait qualifié de « libération » les événements historiques qui venaient de se dérouler. Par ailleurs, cette même gauche, et tout particulièrement le parti communiste, avaient adopté une attitude pour le moins curieuse : ils faisaient semblant de croire que la tentative de Horthy de sortir de la guerre avait été couronnée de succès. Cette fiction fut facilitée par le fait que Staline et son équipe étaient enclins à voir dans la Hongrie un allié fidèle. Une telle falsification de l'Histoire était nécessaire sur le plan de la politique internationale : elle permit l'intégration sans heurts de la Hongrie dans le camp dit socialiste. Notons que ce genre de mensonges transparents n'a pas disparu avec la chute du communisme, ils ont simplement changé de signe, c'est-à-dire de nature et d'orientation : diamétralement opposés à ceux de naguère, ils n'ont pas eu des conséquences aussi tragiques que ceux-là.

Point n'était besoin d'être marxiste pour condamner la bourgeoisie : les romanciers la détestaient depuis Balzac ; Proust lui préférait l'aristocratie et déplorait le déclin des Guermantes ; quant à Thomas Mann, c'est la décadence d'une vieille famille patricienne qu'il décrit dans *Les Buddenbrook*. De son

côté, la structure de *La Phrase inachevée* repose également sur cette opposition entre une bourgeoisie décadente et nihiliste et un prolétariat ascendant, prometteur de « lendemains qui chantent ». Opposition qui, en 1947, pouvait paraître à la fois justifiée et véridique. Pour le marxisme (et Déry était un marxiste convaincu), la critique de la société bourgeoise, responsable de la politique désastreuse du régime de Horthy, se réduisait à la lutte des classes. L'auteur de *La Phrase inachevée* décrit avec autant de précision que d'ironie mordante la famille Parcen-Nagy, représentante de la bourgeoisie, et, de l'autre côté de la barricade, la lutte héroïque des prolétaires de la Terre des Anges, écrasés par les difficultés matérielles. Contrepoints de la famille Parcen-Nagy, les « martyrs » communistes, le camarade István, la famille Rózsa et la militante Évi Krausz mettent leur vie au service de la victoire de la classe ouvrière sur le capitalisme. Je partageais moi-même l'opinion favorable avec laquelle le public a accueilli ce roman.

Peu après sa parution, deux critiques d'une importance fondamentale ont vu le jour : la première de la plume d'Andor Németh, ce vieil ami de Déry : son analyse esthétique, véritable hommage au génie de l'auteur, reste toujours valable. Németh fut le premier à attirer l'attention sur l'influence de Proust et de Thomas Mann et à montrer, exemples à l'appui, l'application, par Déry, de la technique évocatrice utilisée par Proust, même si l'esprit de *La Phrase inachevée* était aux antipodes de celui de la *Recherche*. Quant à *La Montagne magique* de Thomas Mann, elle a surtout servi de modèle pour la figure de Lórinç, le protagoniste du roman, qui, par son effacement et son insignifiance, rappelle, en effet, Hans Castorp. Selon Németh, ce procédé de Déry s'explique par l'architecture du roman.

On a, dès cette époque, reproché à Déry d'avoir idéalisé des communistes sectaires. En fait, pour représenter ces militants qui, à plus d'un titre, rappellent les martyrs des premiers chrétiens, Déry a su produire de véritables morceaux de bravoure : tout « idéalisées » qu'elles sont, ces figures sont authentiques : le lecteur ne doute pas un instant de leur réalité.

C'est précisément par le réalisme dont il fait preuve dans la présentation du parti communiste hongrois que l'auteur a joué, sans le vouloir, les Cassandres. Dans son roman, le parti se révèle incapable d'obtenir l'adhésion des ouvriers, chacune de ses actions aboutit à un échec. Par exemple, il est évident que pour

retarder la faillite des usines de la famille Parcén-Nagy et sauver ce qui pouvait encore l'être, les dirigeants de l'entreprise étaient contraints de recourir à des licenciements. Et le vieux Fischer, cet ouvrier boiteux du roman, avait raison de mettre ses camarades en garde contre l'occupation de l'usine, qui aurait pu provoquer le renvoi prématuré de certains ouvriers. À la suite de sa ferme opposition, seuls quelques ouvriers répondirent à l'appel du parti clandestin.

Malheureusement, malgré toute sa bonne volonté, le parti fut incapable d'empêcher les événements qui, après 1938, entraînent la Hongrie sur une pente tragique. Bien entendu, au moment où, en cette même année, Déry terminait son roman, il ne possédait pas le don de divination. Il appartenait à nous, enfants de la génération suivante, de constater l'exactitude de son analyse, de comprendre que les communistes n'avaient pas eu la force nécessaire pour détourner le char de l'État de la route qui, inmanquablement, conduisait à l'abîme.

L'autre analyse fondamentale de *La Phrase inachevée* est due à Georges Lukács. Publié en janvier 1948 sous le titre « Lettre à Andor Németh au sujet du roman de Tibor Déry », son essai abonde dans le sens de Németh : « je suis entièrement d'accord avec toi, écrit-il, le livre de Déry est le roman le plus important de ces dernières décades : offrant un vaste tableau des années 30, il constitue un précieux document sur cette époque. » Lukács exprime cependant une réserve : certes, présenter les communistes de l'époque et du mouvement communiste tout entier comme des sectaires invétérés, correspondait à la réalité, mais, malheureusement, Déry lui-même semblait partager leurs vues sectaires : aucun des personnages du roman, fussent-ils marginaux ou épisodiques, ne représente « la ligne correcte » du parti.

Je ne contesterai pas cette objection de Lukács, laquelle, d'ailleurs, n'ébranla nullement le prestige de Déry, que personne n'envisageait encore de « déboulonner ». L'auteur lui-même pensait pouvoir travailler en toute tranquillité à son nouveau grand roman. Peut-être entendait-il même tenir compte de la critique de Lukács, son ami, qui était en même temps, à cette époque, l'idéologue numéro 1 du parti.

Annoncé à grand renfort de publicité, le premier volume de *Réponse*, publié en 1950, fut, comme son roman précédent, l'objet d'un hommage unanime. Deux ans plus tard, la publication du deuxième volume reçut le même accueil

favorable, les comptes rendus parus dans la presse furent, comme d'habitude, élogieux. Il fallut attendre deux autres années pour que la bombe éclate : József Révai, l'idéologue du parti chargé de diriger au jour le jour sa politique, estimait que si Déry poursuivait son roman dans le même esprit, il risquerait, malgré son engagement politique, de donner une fausse idée de l'histoire récente du parti.

Je suppose, bien qu'il n'existe aucune preuve propre à étayer mon hypothèse, que Révai décida alors d'empêcher à tout prix Déry de continuer son roman-fleuve, en exigeant, notamment, que l'écrivain se livre à une falsification éhontée des faits historiques. En effet, il savait que Déry, fidèle à sa foi communiste et convaincu de sa propre grandeur d'écrivain, n'accepterait jamais les modifications qu'il lui demandait.

Tout en faisant taire un grand nombre d'écrivains hongrois, l'équipe de Rákosi évitait, dans la mesure du possible, de jeter les artistes en prison. Certes, les dirigeants hongrois de l'époque n'étaient pas entièrement maîtres de leurs décisions, les oukases venaient de Moscou et le NKVD avait ses agents hongrois qui, contournant la voie hiérarchique, adressaient leurs rapports directement à Beria. Cependant, malgré les supplications de son confrère Andor Gábor, ex-émigré moscovite, Déry, confiant, refusa de se soumettre aux exigences de Révai. Plus tard, dans ses écrits autobiographiques, il évoqua lui-même les différentes phases de ce conflit.

Communiste convaincu, engagé, de par ma situation familiale, aux côtés de Déry, je ne pouvais approuver les attaques conduites par Révai. Il est vrai que, « exilé » dans une école élémentaire de la banlieue de Budapest, j'étais dispensé de prendre position dans le débat. D'ailleurs, c'est là un détail qui n'a guère d'importance du point de vue de l'histoire de la littérature hongroise.

Au début des années 40, fréquentant les réunions de quartier du parti social-démocrate, j'avais cherché à contacter le parti communiste clandestin. En 1950, je compris la chance que j'avais eu de ne pas y être parvenu : dans cette cellule noyauté par des indicateurs de police, j'aurais été à coup sûr arrêté, pour finir, comme un de mes amis, à Dachau.

Nous connaissions très mal l'histoire du parti communiste hongrois : seule, l'histoire abrégée du parti bolchevique nous était accessible. Mais Déry en savait plus que le commun des mortels : Ferenc Botka, chercheur,

spécialiste de Déry, m'a appris que ce dernier connaissait bien Pál Demény, chef de la fraction communiste la plus importante, qui avait refusé la férule soviétique, ainsi que d'autres personnalités importantes du mouvement clandestin, susceptibles de le renseigner sur les conflits internes qui déchiraient le parti. Il avait donc une certaine idée de ce dont il lui était interdit de parler, tout en ignorant encore les sujets qu'il envisagerait de traiter dans les volumes suivants de son roman. Après la polémique sur *Réponse*, il dut admettre qu'en le continuant il se serait heurté à des problèmes idéologiques qui le dépassaient. Par la suite, sous le régime de Kádár, Déry décida de se consacrer uniquement à des sujets pour lesquels il s'estimait compétent et qui ne compromettaient pas la publication de ses œuvres.

Mais nous sommes en 2007, au XXI^e siècle, et, autour de nous, le monde a radicalement changé. Tout comme nous-même, d'ailleurs. L'œuvre de Déry, actuellement au purgatoire, en attendant d'être admise au paradis, mériterait une relecture que, bien entendu, nous ne sommes pas en mesure de tenter dans le cadre de cette brève intervention. D'ailleurs, est-ce vraiment nécessaire ? Nous sommes convaincu que Déry, considéré de son vivant comme une des grandes figures de la littérature hongroise, le reste après sa mort. Les tragédies de la Grèce antique seraient-elles moins admirables parce que nous avons cessé de croire en la divinité de Zeus, Pallas Athénée, Apollon ou Aphrodite ?

Concernant les deux grands romans de Déry, nous savons que l'opposition bourgeoisie-prolétariat n'a plus de sens, que la famille Parcen-Nagy n'est pas plus responsable que n'importe quel citoyen hongrois de la tragédie de la nation, et que, même si ses dirigeants sectaires avaient été plus habiles et plus intelligents, le parti communiste hongrois n'aurait pas su étendre son influence – par ailleurs presque nulle – sur les masses. Communiste ou non, Évi Krausz aurait, de toute façon, rompu avec l'insignifiant et ennuyeux Lőrinc Parcen Nagy, qu'elle n'aimait pas vraiment, l'amour entre le génial professeur Zénó Farkas et l'étudiante Júlia Nagy était voué à l'échec, en raison de leur différence d'âge et de leurs visions du monde, et ce, malgré les efforts de cette jeune fille pour gagner Farkas à la cause du communisme.

D'ailleurs, dans quelle mesure un grand roman doit-il tenir compte des derniers résultats de la recherche historique ? Ce n'est pas là une condition

indispensable : il ne suffit pas d'être un historien averti et de bien connaître une certaine époque pour lui consacrer un roman valable.

Nous avons le sentiment que malgré leurs prémisses idéologiques erronées, les romans de Déry n'ont rien perdu de leur excellence. On lit toujours avec le même plaisir ses phrases si soigneusement élaborées, ses personnages sont toujours vivants, véridiques, authentiques, le lecteur peut les aimer, les détester, les mépriser ou les admirer selon l'écho qu'ils suscitent en lui : nous suivons leurs destinées avec angoisse, espoir, joie ou tristesse. L'influence proustienne est toujours manifeste, mais on ne s'interroge plus sur les effets « néfastes » qu'elle risquerait d'avoir sur l'auteur. Ce qui nous gêne plutôt, c'est que, cédant à son élan, Déry se lance dans de longues descriptions qui peuvent provoquer la lassitude. Les jugements d'Andor Németh et de Georges Lukács restent toujours pertinents. Même si, en raison des aléas de l'histoire, la critique aurait tendance à les négliger, les deux grands romans de Déry représentent invariablement les sommets de la littérature hongroise.

GÁBOR MIHÁLYI

critique, historien de la littérature
Európai Kulturális Füzetek
Courriel : mihagab@citromail.hu